

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 36

Artikel: Pas si fou qu'il en a l'air
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218974>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mise en vigueur de la constitution de 1874. L'histoire se répète, chers confédérés, et le Vaudois qui a aujourd'hui le grand honneur de parler ici au nom du Conseil fédéral pourrait se servir des paroles mêmes de son illustre prédécesseur, etc. »

Nous sera-t-il permis d'évoquer aussi quelques souvenirs personnels ? Oh ! rassurez-vous, ils n'ont rien de politique.

Les derniers jours qui précédèrent le tir, il soufflait une bise très forte. Le drapeau fédéral qu'on avait hissé au clocher de la Cathédrale, violemment secoué, s'était déchiré, mais il tenait bon. Nous suivions cette lutte de notre classe du Collège, à la Cité, tout en écrivant une version latine. Notre professeur, c'était Charles Vullièmoz, auteur du livre « Les derniers Vaudois », suivait, lui aussi, le conflit de la bise et du drapeau. Tout-à-coup, il s'en va au tableau noir, saisit la craie et écrit :

Battu par la tempête,
En proie aux aquilons,
Notre drapeau répète :
« Tant pis, nous maintiendrons ! »

Il fut vaincu, hélas ! le pauvre drapeau, et si nos souvenirs sont fidèles, il fut arraché et tomba dans la rue St-Etienne. On en mit un autre.

La ville était admirablement parée : drapeaux, tentures, guirlandes, à profusion ; partout des arcs de triomphe ; dans quelques rues, on avait planté, en bordure des trottoirs, des sapins descendus des forêts de la ville. La foule était énorme et la circulation intense, particulièrement les dimanches et le jeudi officiel.

La place de la Riponne était ornée d'un très grand jet d'eau, qui en occupait tout le centre et dont la colonne liquide dépassait en hauteur le faite du Musée Arlaud. Au moment où le cortège d'ouverture débouchait de la rue Madeleine le jet d'eau s'élança dans l'air, salué par les acclamations de la foule.

La veille de l'ouverture, la bannière fédérale nous avait été apportée par le Comité du tir précédent, qui avait eu lieu à St-Gall. La délégation de cette ville était logée à l'Hôtel Gibbon.

Pour le tir fédéral, on avait reconstitué la Musique militaire de Lausanne, qui s'était dissoute quelques années avant. La direction en avait été confiée à M. le professeur Henri Gerber. Ce corps de musique, réformé en quelque sorte, au pied levé, avait naturellement un répertoire très sommaire. Nous nous souvenons qu'au grand cortège d'ouverture, auquel nous avons pris part comme cadet, nous étions placés droit devant la dite musique. Or, de Montbenon à Beaulieu, en traversant toute la ville, ces musiciens, toutes les fois que c'était leur tour de jouer, répétaient le même morceau : Ta, tata, ta, ta, tata, ta, tata, etc.

Pour les concerts à la cantine on avait engagé la musique de Constance. Elle fit fureur avec la « Trompette de Säckingen », qui mettait en vedette un piston merveilleux.

Quand les participants au cortège d'ouverture arrivèrent à Beaulieu, la sueur au front, il faisait chaud. On nous rangea, nous, les cadets, devant la cantine, de sorte que nous n'apercevions et n'entendions rien de la cérémonie de la remise de la bannière, qui se passait devant le pavillon des prix, assez éloigné. Nous avions chaud, nous aussi, et nous avions soif, nous aussi. Soit oublié, soit décision prise en haut lieu, on ne nous offrit rien. La cérémonie terminée : « Garde à vous... fixe ! Portez... arme ! En avant... arche ! » Nous allions reporter les fusils au Collège, à la Cité. Nous nous souvenons que nous l'avions trouvée mauvaise. Notre ardeur patriotique, car nous en avions alors, méritait mieux que ça.

Le jeudi officiel, il y eut, le soir, illumination de la ville. C'était superbe. Malheureusement, la gaité générale fut gâtée par un incendie, qui détruisit, à la rue de l'Ale, la chétive maison de deux bons vieux, qui, pour en masquer la vétusté, en avaient tapissé la façade de sapin, piqué de fleurs multicolores en papier. Le cortège

d'ouverture avait applaudi, au passage, ces deux bons vieux, qui, le chef branlant, le regardaient de leur fenêtre. Ils faisaient penser aux « Vieux » d'Alphonse Daudet.

Le dernier dimanche, nous eûmes, l'après-midi, la visite d'une société de musique de Lyon. Elle donna à la cantine un fort beau concert, dont elle affecta la recette nette aux victimes de l'incendie, tout récent, d'Albeuve. Il y avait grande affluence et nos excellents voisins furent chaleureusement applaudis.

Mais toute bonne chose a une fin. Le lundi, jour de clôture, il pleuvait. Il y eut, à la cantine, un banquet quelque peu mélancolique, au début, mais qui, nos bons crus aidant, s'égaya graduellement. Il y avait même, à la fin, des gaités quelque peu exubérantes.

Un cortège se forma pour aller porter la bannière fédérale chez Louis Ruchonnet, qui habitait l'ancien hôtel de la Banque cantonale, rue St-Pierre. Les membres des comités avaient presque tous à la main ou au chapeau des épis, provenant de la décoration de la tribune de la cantine.

Dans la cour de la Banque, sous les parapluies, les verres circulaient ; c'était le coup de la fin. Louis Ruchonnet prononça une éloquente allocution et déclara terminé le Tir fédéral de Lausanne. Mais quand il eut tout dit, comme il restait encore un peu de vins dans les bouteilles, Charles Vullièmoz, dont nous avons déjà parlé plus haut, saisissant les épis que portait son voisin et s'en inspirant, fit, avec la chaleur qui lui était coutumière, une vibrante improvisation. Tout le monde s'embrassait.

Ce fut vraiment une bien belle fête ! J. M.

LA CHANSON DE L'OIE

UN de nos lecteurs du Brassus nous adresse la chanson que voici, qui a un intérêt plutôt local. Les vers n'en sont pas impeccables, mais peut-être n'en amusera-t-elle pas moins nos lecteurs de La Vallée, à qui elle rappellera sans doute une joyeuse et comique aventure.

Vers 1850, quelques fins becs du Brassus ayant reçu une oie, la confièrent, pour l'apprentissage, à un cordon bleu de l'époque.

Pendant qu'elle mijotait, elle fut subtilisée par un citoyen qui, aux surnoms de *Sans-doute* et de la *Providence*, joignit bientôt celui de l'*Oie*.

A la suite de cet exploit, les frères Meylan, du Crêt-des-Lecoultes, composèrent la chanson suivante qui, malgré ses rimes bien imparfaites, connut chez nous, une grande vogue :

*C'était un jour, près de Noël
Louis alla dans la forêt.*

Il dit à son épouse

Eh bien !

Je reviendrai sans doute

Vous m'entendez bien.

En revenant de la forêt

Louis passa par le Piguet

Il sentit la fumée

Eh bien !

Qui embaumait la contrée

Vous m'entendez bien.

Il entre chez Constant Piguet

Où il demanda un quartet

Du pain et du fromage

Eh bien !

En attendant sa proie

Vous m'entendez bien.

Tous ces Messieurs sont assemblés

Dans la salle des canapés.

Ils tirent la sonnette

Eh bien !

Pour appeler Georgette

Vous m'entendez bien.

Georgette gagne l'escalier.

Louis s'approche du foyer.

Il se saisit de l'oie

Eh bien !

*Et l'emporte avec joie !
Vous m'entendez bien.*

*Près de la scie à Bagadé
Des châtaignes on a retrouvé
La sauce dispersée*

Eh bien !

Le long de la rivière

Vous m'entendez bien.

Un oiseau d'une autre façon¹

Vint réprimander le larron :

— Je suis la Providence

Eh bien !

Craignez donc ma vengeance !

Vous m'entendez bien.

Et plus tard on a discuté

La peine à lui infliger :

Trois mois dans sa tanière

Eh bien !

En pleurs et en prière

Vous m'entendez bien.

¹ Allusion à un autre sobriquet.

PAS SI FOU QU'IL EN A L'AIR

REQUENTEZ-VOUS les médecins, pis encore les médecins-aliénistes ? Non ? Tant mieux pour vous ! Je ne connais pas de société plus propre à nous faire douter de notre pauvre jugement.

Pour les psychiatres, l'humanité est une collection de nerveux, de névrosés, de neurasthéniques, d'anormaux, d'originaux, de piqués, de dégénérés et de demi-fous. Quant aux autres, les normaux, tout-à-fait normaux, il paraît y en avoir si peu que ce serait faire preuve de bien de la prétention que de vouloir faire partie de cette infime catégorie. Ceci dit, faites votre choix, mes frères !

Mais au fait, est-ce si facile de différencier les fous de ceux qui ne le sont pas ? On en pourrait douter à lire l'anecdote suivante que nous trouvons dans le *Figaro* de 1877 et dont nous lui laissons la responsabilité du nom :

Une certain docteur T..., affligé d'une monomanie assez grave pour qu'on eût jugé opportun de le confier aux soins d'un médecin aliéniste, aurait été, sur la prière de sa famille, amené en voiture dans la maison du Dr Blanche, sous la conduite d'un ami dévoué, M. le Duc d'Audiffret-Pasquier ; président du Sénat et de deux autres personnages. Durant le trajet, M. d'Audiffret-Pasquier, vivement émotionné par une discussion politique, se laissa envahir par une animation qui n'était point encore dissipée en arrivant à destination.

On se présenta devant le Docteur qui était prévenu de la visite, mais ne connaissait aucun des assistants. Son futur pensionnaire était d'un calme parfait et causait avec une désinvolture charmante, tandis que le duc d'Audiffret-Pasquier parcourait le salon à grand pas en continuant sa diatribe. L'aliéniste le suivait de l'œil, et avec cette habileté que donne une longue expérience, il accapara ce visiteur, l'isola, l'emmena doucement dans une chambre séparée et donnant un tour de clef l'enferma.

Les autres personnes s'étaient dispersées. M. T., après avoir tranquillement lorgné les tableaux s'était glissé dans le jardin, et, ayant hélé une voiture avait regagné Paris. Ses compagnons ne le voyant plus, croyant l'expédition terminée avaient disparu de leur côté.

Lorsque le docteur revint vers son pseudo-malade, il se trouva en présence d'un homme exaspéré qui lui demanda compte d'un pareil procédé.

— Calmez-vous, mon ami, lui dit-il.

— D'abord je ne suis pas votre ami ! Que signifie cette séquestration.

— Voyons, pas de nerfs, cela ne vous vaut rien !

— Savez-vous que je suis le duc d'Audiffret-Pasquier ?

— Allons, soyez sage, ou sinon...

— Sinon, quoi ?...

Alors la colère du président du Sénat ne con-

nut plus de bornes, il se mit à pousser des cris, à proférer des imprécations, à menacer le docteur de sa vengeance, à se démenier tellement que celui-ci se vit forcé d'appeler à son aide deux de ses hommes pour maintenir celui qu'il persistait à croire son malade, lequel se promenait tranquillement sur le boulevard.

Heureusement pour le duc d'Audiffert-Pâsquier, qui allait sans doute recevoir quelque douche, un de ses compagnons, qui était retourné chez lui et ne l'y avait pas rencontré, revint sur ses pas et se présenta à la maison de santé. A la vue de son ami, le duc de précipita dans ses bras et d'une voix entrecoupée, il s'écria :

— Dites-moi que ce n'est pas moi qui suis fou!

On s'expliqua. Le docteur se confondit en excuses et le duc d'Audiffert-Pâsquier s'en alla guéri... du désir de conduire ses amis dans les maisons de santé et de parler trop vivement politique.

A la « revoyance. » — Un brave père de famille habitant un village très éloigné de la paroisse, et portant sur son dos un bissac rebondi, arrive un beau jour devant la cure de M..., conte le « Fribourgeois ». Il suspend son « colis » à la branche d'un gros orme, et va sonner à la porte de la cure. Au curé, qui lui ouvre et lui demande :

— Qu'y a-t-il pour votre service ? il répond :

— Je vous porte un « bouébo » à baptiser...

— Où le tenez-vous, ce « bouébo » ? remarque avec surprise le bon curé.

— Là-bas, sous l'orme, dans ce bissac..., répond le paysan, en s'épongeant le front. On vient de loin...

— Bon, bon. Et alors dit le curé, il faut un parrain et une marraine pour le tenir sur les fonts-baptismaux...

— Oh ! pour ça, conclut notre homme, je veux déjà pouvoir le tenir tout seul...

Et le baptême terminé, le père de famille remet son « bouébo » dans son bissac, le place carrément sur son dos et dit en s'en allant :

— Grand merci, Monsieur le curé. Si tout va bien, au revoir... à l'année prochaine...

RENTRE BREDOUILLE

(Suite et fin.)

— Parce que l'accomplissement d'un devoir doit avoir lieu alors même qu'il n'atteint pas son but... Souvent dans la nuit tous les chiens d'une commune aboient à la fois... c'est un malheur qui plane. Quelquefois un seul aboie lamentablement, les autres se taisent car ils n'osent donner de la voix, le malheur est trop près, trop évident, ils restent la tête baissée, queue entre les jambes, et se contentent de pousser de faibles gémissements, ils pleurent ; celui qui aboie, le plus souvent est le fidèle serviteur de l'homme qui est en danger, il donne le signal, mais des forces irrésistibles le chassent devant elles, il fuit malgré lui, mais pour revenir dès qu'elles lui laissent un moment de répit. Ses accents sont bien connus, même de l'épaisse intelligence des hommes car ils disent : Il aboie à la mort.

— Mon cher Munito, dis-je un peu ému, vous seriez-il indifférent de passer à un autre sujet ? — Munito sourit ; je le vis, dis-je, sourire parfaitement et j'en conçus quelque honte, car il y avait dans son expression plus de raillerie que d'aménité.

— Maître, vous disiez tout à l'heure que nous sommes heureux parce que nous n'avions pas de déception de cœur, pas de soucis pour le vêtement, la nourriture, le logement. — Raisonons : Toutes les affections du cœur sont basées sur les sympathies et antipathies, et comme nous sommes plus près que vous de la nature, nous sommes si bien infatigables sur ce point que vous-même jugez du caractère de qui entre chez vous par l'accueil bienveillant ou hostile que nous lui faisons. Frédéric-le-Grand, vous le savez bien, n'avait pas d'autre règle pour juger les personnes qui l'abordaient.

— Oui, mais faire dépendre l'accueil qu'on doit à un homme du témoignage d'une levrette, c'est un peu fort.

— Maître, fut-il jamais trompé en ceci ?

— Non pas que je sache.

— Hé bien, le fait reste acquis dans toute sa plénitude.

— Soit, mais il vous arrive d'attraper les moutons de nos amis mêmes...

— Par excès de zèle quelquefois... oui, mais si vous nous les faites connaître une fois, cela n'arrive pas ou n'arrive plus ; cependant nous les accompagnons jusqu'à ce qu'ils vous aient serré la main, — et d'ailleurs, imprudents que vous êtes, que de fois traitez-vous vos ennemis en amis ?

— Cela est vrai.

— Or donc, si vous admettez que le chien est dévoué à son maître, à sa maison, à sa famille, à son bien, s'il partage ses joies, s'il joue avec ses enfants, s'il supporte avec douceur l'injustice et les mauvais traitements, s'il risque bravement sa vie pour sauver lui ou un des siens ; s'il meurt souvent de la mort de son maître, qu'il soit riche ou pauvre, perdu d'honneur ou considéré, avouez, cher maître, que le chien vit par le cœur, et dès lors vous avez eu tort de supposer qu'il ne souffre pas par le cœur.

Des larmes d'attendrissement me vinrent aux yeux.

— Bien, bien, repartit Munito d'une voix émue : Quant au vêtement, nous sommes dispensés de ce soin et pour cause ; le logement, la nourriture, vous conviendrez que nous les gagnons bien, car qu'est-ce qu'une niche à chien, des os, de la bouillie auprès d'une amitié dévouée.

— J'ai eu tort.

— Vous avez eu tort aussi, maître, en avançant que nous n'avions pas le sentiment de l'art ; de l'art pratique, peinture, musique, sculpture, non, il est vrai, mais de l'art naturel, c'est autre chose : le soleil, les vertes prairies, les bois touffus reçoivent nos hommages ; cette joie que nous éprouvons et témoignons à l'aspect des belles choses de la vie, qu'est-ce, sinon suivre la sensation du bien et du beau, soit l'art ?...

— Idée abstraite...

— Soit, il faut, je l'avoue, une conception primitive que vous avez perdue, pour la comprendre comme nous — elle n'en existe pas moins. — Vous parliez de la gloire des armes, mon maître ? Vous avez vu des champs de bataille et des bataillons innombrables s'avancer au pas de charge, les bayonnettes en avant, foulant aux pieds ou enjambant les morts et les mourants, mille débris informes de caissons, de roues d'affûts, de vêtements souillés, de buffleries, de projectiles, de harnais, d'armes brisées, marchant dans la boue et dans le sang, au milieu des flammes de l'incendie et du feu de l'ennemi qui décapait vos rangs... mais quoi, les trompettes sonnaient, les tambours battaient, et la terreur était suspendue par l'ivresse et la fureur ; la gloire était devant vous, belle, rayonnante, pleine de promesses, qui vous montrait d'un geste absolu la route que vous deviez suivre, et à laquelle vos chefs répondaient d'hécatombe en hécatombe : en avant, en avant, et vous répétiez en cœur : en avant... Noble ivresse si elle pouvait n'exister que chez ceux qui défendent leurs foyers ! Espérons qu'un jour on bornera à ce pieux sacrifice ce qu'on nomme la gloire, et que celle qui consiste à attaquer sera reléguée au rang des aberrations de l'esprit humain, et dont la philosophie et la religion vraie feront justice. La gloire militaire, mon maître, encore une dérisoire de la destinée, car, après des blessures, des grades honorablement gagnés, un drôle parvenu par sa seule langue à la magistrature de son pays, décidera de la carrière militaire d'un galant homme et la brisera, sans recours possible, en lui appliquant le « Cedant arma togæ » de Cicéron.

— C'est vrai, repartis-je, mais vous qui détestez la gloire des armes, vous êtes constamment en guerre les uns contre les autres.

— Nous, c'est autre chose ; quand les hommes que nous servons seront d'accord, nous demeurerons en paix, ce sont vos vices qui nous ont pervertis. Dieu nous a soumis à l'homme afin que nous embrassions ses intérêts et son parti, mais il vous a créé, vous, non pour obéir aveuglement et avec férocité à vos passions ou à des tyrans, mais pour vous entendre.

Je ne répondis rien ; je réfléchissais ; mais Munito se leva d'un coup, fit trois à quatre pas vers la croisée, huma l'air et parut écouter attentivement.

— Viens ici, lui dis-je, qu'y a-t-il ?

Il hésita quelque peu, puis il vint se remettre près de moi et dans la même position.

— Mon cher maître, dit-il en baissant un peu la voix, c'était le deuxième signal, au troisième je sortirai d'ici et nous nous reverrons plus.

— Comment ! Pourquoi cela ?

— Ecoutez : les chiens se divisent en deux catégories comme les hommes ; les uns sont intelligents, pleins de cœur, la bonté est leur marque ; les autres des bêtes simplement, chez les chiens comme chez les hommes, la fortune n'y fait absolument rien ; le chien de l'aveugle sera un esprit d'élite, tel chien de richard un animal, rien de plus. Or, il faut que tu saches que notre grande divinité, Diane, a fait un don aux chiens d'élite, en récompense de leurs services, elle leur a donné la parole, seulement tous ne parlent pas, car il y a une condition...

— Ah ! interrompis-je, je comprends maintenant pourquoi on dit de certains de vos pareils qui semblent nous comprendre à demi-mot, et qui d'ailleurs

donnent des preuves d'un tact et d'une intelligence extraordinaire : Il ne lui manque que la parole.

— Une condition, reprit Munito, c'est qu'après avoir parlé et terminé ce qu'ils avaient à dire, ils soient transformés en loups.

— Je ne le souffrirai pas, mon cher Munito, m'écriai-je en le pressant dans mes bras, j'invoquerai Diane, Endymion, Méléagre et tous les grands chasseurs s'il le faut, mais tu me resteras.

— Inutile... et il ajouta avec volubilité :

Tous souffrent ici bas et chacun selon sa mesure, et ce qui est réel et triste, c'est qu'on ne peut juger sainement de ce qui incombe à chacun de sa part de douleurs, car on souffrirait moins soi-même ; depuis longtemps, cher maître, je t'entendais te plaindre, et pour te consoler, j'ai voulu lever un coin de ce voile qui couvre tant de mystères.

— Aux dépens de ta vie !

— N'est-ce pas mon devoir... je recommence le cycle des migrations de ma famille.

La nuit était noire au dehors, un aboiement lugubre se fit entendre.

— Adieu ! me dit Munito, je te quitte.

— Pas encore...

— Il le faut, dit-il avec un soupir et un regard que je n'oublierai de ma vie. Puis prompt comme l'éclair il s'échappa de mes bras, sauta sur la porte qu'il ouvrit comme un homme eut pu le faire et s'élança au dehors.

Je voulus me précipiter à la suite et... je me réveillai, car, la fatigue aidant, je m'étais tout simplement endormi. Mon brave Munito était encore couché à mes pieds, le feu râlait, mon grog était froid, ma pipe éteinte. Je n'avais plus qu'à aller me coucher, c'est ce que je fis. Bonsoir, lecteurs.

A. DOVIANE.

Royal Biograph. — La direction du Royal Biograph s'est assurée pour cette semaine, deux films artistiques de la réputée firme américaine « United Artists » : **La Vallée du Loup**, splendide drame d'aventures en quatre actes, ainsi que : **Fiancé malgré lui**, grande comédie dramatique et humoristique en trois actes. A chaque représentation le Gaumont-Journal, avec ses actualités mondiales. Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30, dimanche 7 septembre, matinée dès 2 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



Examen de la vue

et conseils gratuits

Emile TREUTHARDT, Opticien-Spécialiste

« Les Ifs » St-Roch, Lausanne. Tél. 45.49
Se rend dans toutes les localités du canton.

ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc

Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.

W. MARGOT & Cie. Pré-du-Marché, Lausanne

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 1/2 %

Dépôts en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %
Toutes opérations de banque

DENTISTE R. GUIGNET

Pl. Riponne 4. LAUSANNE. Tél. 66.18

Consultations tous les jours de 8 à 12 h. et de 2 à 6 h.

HORLOGERIE - BIJOUTERIE - ORFÈVRE

G. Guillard-Cuénoud, Palud 1, Lausanne

Grand choix — Réparations garanties — Prix modérés

PHOTOS-APPAREILS Fournitures et photographies

Henri MEYER - Photo-Palace

Tél. 27.59, 1 rue Pichard, Lausanne.

VERMOUTH CINZANO

P. POUILLON, agent général, LAUSANNE

LINGERIE FINE BRODERIES — MOUCHOIRS

Albert FAILLETTAZ, Rue de Bourg 8, Lausanne